

V. — FOLLE

C'était donc dans cette tombe qui s'appelle une maison de santé que celle qui avait été autrefois la belle et radieuse Yvonne de Chancel expiait maintenant la faute d'avoir trop aimé cet être sans cœur qui s'appelait le comte de Guérande.

Cette maison comme nous l'avons dit, était située à Fontenay-sous-Bois et à deux pas seulement du bois de Vincennes.

Composé de deux grands pavillons que reliait entre eux un autre corps de bâtiment où se trouvaient installés, avec les salons et les salles de récréation, les différents services, elle n'avait point cet air lugubre ni cet aspect saisissant que l'imagination prête volontiers aux maisons de fous.

Entourée d'un parc immense que fermait de tous les côtés une haute grille en fer tapissée de feuilles de lierre, on l'eût plutôt prise, avec sa façade toute blanche et son toit d'ardoises égayé de clochetons, pour une de ces bourgeoises et aristocratiques demeures comme il s'en rencontre tant dans les environs de Paris.

Mais si parfois quelque passant, poussé par la curiosité, s'approchait pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du parc, il n'était point rare qu'il reculât tout effaré et tout pâle.

C'est que le lierre qui grimpait aux barreaux de la grille venait brusquement de s'écarter et qu'une figure étrange lui était apparue, le regardant tantôt avec des yeux dont la fixité lui faisait peur, tantôt avec un sourire dont la tragique expression était plus effrayante encore.

C'était une des folies — car on ne recevait ici que des femmes — qui, attirée par le bruit des vivants, venait soudain de bondir jusqu'à la grille où elle restait pendant quelques instants, jusqu'au moment où la route étant redevenue déserte, lentement le lierre retombait et, lentement aussi, sa silhouette s'éffaçait dans l'ombre profonde du parc.

Par quel miracle Yvonne agouissante avait-elle pu triompher de la mort ? Par quel prodige Yvonne, dont Adrinne et Maurice avaient cru recueillir le dernier soupir, avait-elle pu renaître ?

Était-ce la terrible commotion qu'elle avait éprouvée en apprenant la trahison de l'infâme Guérande qui, au lieu de la tuer, l'avait sauvée ?... Était-ce l'immense surexcitation qui s'était emparée d'elle qui avait soudain rallumé sa vie près de s'éteindre ?

Quoiqu'il en soit, Yvonne vivait, si l'on peut appeler vivre que de n'avoir plus aucun souvenir et que de n'être plus qu'un corps sans âme, un esprit sans pensée.

Du pas lent d'un fantôme elle errait des journées entières à travers les longues allées du parc, toujours sous l'œil attentif des infirmières, ainsi que ses autres compagnes d'infortune. Et c'était toujours la même idée fixe qui illuminait, d'un reflet de joie, son front livide, c'était toujours le même rêve qui la faisait tressaillir.

L'aimé, l'adoré, celui qu'elle attendait allait revenir !

Elle s'arrêtait parfois pour épier le bruit de ses pas, et tout bas elle l'appelait :

— Charles !... Charles !

Si le vent jouait dans les feuilles ou si quelque lointain écho lui parvenait, elle se redressait rayonnante de joie, et elle l'appelait encore :

— Charles !... Charles !

Puis, comme elle attendait en vain, comme aucune voix ne lui répondait, un long soupir soulevait sa poitrine, ses bras retombaient abandonnés, et, de lourdes larmes coulant sur son visage d'une effrayante pâleur, elle reprenait, la tête basse, sa lente marche de spectre.

Or, le lendemain du jour où Maurice avait sauvé Suzanne, Yvonne avait repris dès le matin sa course errante à travers le parc. Il faisait un beau soleil de printemps et jamais l'air n'avait été plus pur, le ciel plus radieux. Et la pauvre folle allait, allait toujours, épiant et guettant encore le retour de celui dont ses lèvres ne cessaient de murmurer le nom.

Dix fois, vingt fois déjà, elle s'était rapprochée de la grille pour jeter sur la route un long regard plein de fièvre, criant encore de sa voix désolée ce suppliant appel :

— Charles !... Charles !

Et toute triste de son inutile attente, elle était venue s'asseoir à l'ombre d'un marronnier, et la tête renversée contre le tronc de l'arbre, les yeux clos et les lèvres balbutiantes, elle restait immobile et perdue dans son rêve, quand, soudain, elle tressaillit.

Sur ses mains glacées, elle venait de sentir tomber une chaude pluie de larmes.

Elle ouvrit les yeux, puis, dans son regard éteint, brilla un éclair de surprise.

Un enfant était à ses pieds... son enfant... Maurice !

Toute la nuit, il avait pleuré en pensant à elle, et le matin venu, il lui avait été impossible de vivre une heure de plus sans la revoir et sans lui prodiguer encore ses caresses.

Et il demeurait agenouillé devant elle, pleurant encore de la retrouver ainsi avec ce regard vide et ce froid sourire d'insensé.

— Mère, c'est moi, fit-il très doucement et en étreignant avec force ses mains qu'elle lui abandonnait, c'est moi... ton fils... ton petit Maurice que tu aimais tant !

— Maurice ? fit la folle.

— Oui, Maurice !... Regarde-moi !... Tu me reconnais bien ?

— Non. Qui donc est-tu ?

Ces mots avaient traversé le cœur de l'enfant comme un coup de poignard, et ce fut tout sanglotant et avec un accent plein de prière qu'il répondit :

— Ton fils ! Oh ! reviens à toi, mère, rappelle-toi !... Oui ton fils !... ton enfant qui est bien malheureux de vivre loin de toi !...

Et, comme elle le regardait toujours insensible :

— Oui, rappelle-toi ! souviens-toi ! reprit-il avec plus de force. La rue Montmartre... la petite chambre où nous vivions tous les deux... où je t'ai soignée quand tu étais malade...

Mais la folle hochait la tête.

— Je ne suis pas malade, dit-elle vivement. Je suis triste seulement parce que Charles ne revient pas.

Un sombre éclair brilla dans l'œil de l'enfant !

C'était donc à son père... c'était donc à cet homme qu'il aurait dû aimer et qu'il ne pouvait que maudire, qu'elle pensait toujours !

— Oh ! nous nous aimions bien ! reprit-il encore. Quand j'allais à l'école tu guettais mon retour... Moi je n'étais jamais si content que lorsque j'étais dans tes bras... Et puis, tiens, regarde !... Ces bijoux, les reconnais-tu ?

— Ces bijoux ?

— Ce sont les tiens... tu les reconnais ?

— Oui ! oui ! fit-elle brusquement.

— C'est toi qui me les as donnés quand tu croyais que tu allais mourir... Mais d'un geste furieux. Yvonne venait de lui arracher les bijoux des mains.

— Tu mens ! s'écria-t-elle en se dressant menaçante. Tu mens !

— Mère !

— Ces bijoux, tu me les as volés !

— Volés ! s'écria Maurice éperdu.

— Oui, volés !... volés !... Ah ! mes bijoux !... Va-t'en !... Est-ce que je te connais, moi !... Est-ce que je sais qui tu es !...

— Oh ! mon Dieu !... Mère !... Mère ! sanglota l'enfant en cachant sa tête dans ses mains.

Mais elle marchait sur lui, et, de plus en plus furieuse, le regard de plus en plus terrible, elle le chassait devant elle.

L'enfant dont tout le corps tremblait, tendait vers elle des mains suppliantes... Mais c'était en vain qu'il l'implorait... en vain qu'entre deux sanglots il lui jetait encore son nom :

— Je suis Maurice !... Je suis Maurice ! Oh ! si tu savais !... Ecoute-moi !...

— Va-t'en !... Va-t'en ! répétait-elle toujours avec le même regard et le même geste qui le foudroyaient.

Mais, tout à coup, toute sa colère tomba.

Sur la route, assez loin encore, un bruit venait de se faire entendre.

C'était un galop rapide... sans doute quelque cavalier qui se rendait au bois de Vincennes...

D'un bond, la folle venait de s'élaner vers la grille...

Maurice regardait aussi sur la route.

Soudain, le cavalier passa, et deux cris retentirent... le cri éperdu d'Yvonne :

— Charles !... Charles !...

Et un cri sourd de l'enfant qui, d'un bond aussi, disparut...

Cramponnée de toutes ses forces aux barreaux, les narines battantes et ses yeux lançant des flammes, jamais la pauvre folle n'avait appelé avec tant de désespoir ni un accent aussi déchirant.

Puis brusquement, hurlante et horrible, elle se mit à courir le long de la grille, se heurtant avec furie contre les barreaux et s'ensanglantant les mains aux pierres qu'elle semblait vouloir arracher pour s'élaner sur la route.

Et toujours c'était le même appel désespéré, le même cri qui faisait frissonner :

— Charles, viens !... Charles c'est moi !... ta femme... Viens !... viens !... Charles !...

Et, soudain, d'un bout à l'autre du parc, d'autres cris furieux, d'autres cris sinistres retentirent... C'étaient les autres folles qui, jusque-là, très calmes et très tranquilles, venaient d'être brusquement effrayées, brusquement surexcitées par les cris terrible d'Yvonne... Et toutes fuyaient au hasard, blêmes, hagardes, échevelées, quand les infirmières accoururent, toutes pâles aussi de surprise et de saisissement.

Puis, tandis que les unes se jetaient dans le parc à la poursuite des folles de plus en plus épouvantées, les autres se précipitèrent vers Yvonne... vers Yvonne qui leur faisait peur et qu'elle ne reconnaissaient plus, tant son doux et beau visage était devenu effrayant et hideux.

Et ce fut pendant quelques minutes une lutte horrible, sauvage, impossible à décrire !

La bouche écumante, les yeux injectés de sang, ses magnifiques cheveux ruisselant à longs flots d'or sur ses épaules, la pauvre folle, qui semblait avoir une force surhumaine, se cramponnait toujours à la grille avec une énergie indomptable, une énergie que rien ne pouvait vaincre.

La route était déserte, mais ses cris étaient si perçants et devaient s'entendre de si loin que des gens n'allaient pas tarder à accourir... Et c'était ce scandale-là, le spectacle de cette lutte affreuse, que les infirmières voulaient éviter.

Elles avaient d'abord essayé de raisonner Yvonne et de la prendre par la douceur.

— Venez... Charles est là...

— Oui il vous attend... nous allons vous conduire vers lui... Venez !

Mais elle avait deviné le piège, et les écartant d'un geste menaçant :

— Non, là-bas !... là-bas ! s'était-elle écriée en montrant le côté de la route par lequel le cavalier avait disparu.

Et comme rien ne pouvait triompher de son entêtement, brusquement les infirmières s'étaient jetées sur elle.

Ses vêtements leur restaient en lambeaux dans les mains, ses bras sai-